

MÉTROPOLE

Restaurations à toute heure
Service par petites tables.

Tous les Vendredis soir :
TRIPES — TRIPES
Trois billards neufs. 5205-212

BRASSERIE DU GLOBE
Tous les **MERCREDIS** soir
7/8-11^h des 7^h heures

TRIPES
Se recommande, Edmond ROBERT.

Café-Restaurant du Raisin
rue de l'Hôtel-de-Ville 6.
Tous les **SAMEDIS** soir
des 7^h heures.

TRIPES
RESTAURATION chaude et froide
à toute heure.
2674-14 Se recommande, Fritz Murner.

Dr Amez-Droz
ABSENT
11559-3 H-2532-c Jusqu'au 18 août

Cours de Massage

Donné par professionnel des Grands Etablissements Thermaux de France; comprenant Cours théorique, anatomique et pratique, et notions sur les douches, bains, inhalations et pulvérisation. Ce cours est institué à la suite de demandes de plusieurs personnes et ne commencera qu'avec au moins 10 personnes, et son prix en sera très minime. Ce cours sert d'entrée aux Etablissements Thermaux. S'adresser chez M. A. PINGEON, rue du Parc 54. 11555-1

A vendre
 superbe chien courant, de toute beauté (photographie contre 30 cent.), âgé de 3 ans, très bon lanceur, bon meneur sur bécasses, chevrenils. Très belle voix. Affaire exceptionnelle et de toute confiance pour chasseurs. — Pour tous renseignements, s'adresser à M. Camille Droz, horloger, Geneveys-sur-Coffrane. A la même adresse, à vendre un fusil de chasse percussion centrale, triple verrou, en bon état. Bas prix. 11500-2

SOCIÉTÉ DE TIR
Les Armes-Réunies
Grand Tir
des Dimanche 26 et Lundi 27 Juillet 1908

Des secrétaires connaissant bien le service, sont demandés pour ces 2 jours. Se faire inscrire Jeudi 23 Juillet, à 8 h. 15 du soir, au Stand. 11551-1 Le chef de matériel.

Pour les vacances
A vendre à moitié du prix coûtant, un banc de charpentier très soigné et très solide pour enfants. Bonne occasion pour les vacances. 11201-10* S'adresser au bureau de L'IMPARTIAL.

L'ABRICOLA, Martigny
envoi franco caissette ou panier
ABRICOTS
extra 5 kg. fr. 3.50 — 10 kg. fr. 6.80
moyens » » 3. — » » 5.80
p. confitures » » 2.50 — » » 4.80
1-1343-L 11618-2*

FOIN
A vendre les herbes debout de la propriété Tschupp, sise aux Eplatures. S'adresser chez M. A. Guyot, gérant, rue de la Paix 43. H-11427-C 11629-3

Place au concours
Un jeune homme sérieux est demandé aux Abattoirs, pour le 1er août prochain, comme aide du mécanicien. — S'adresser jusqu'au 22 juillet au Directeur des Abattoirs. 11454-1

Cabinet d'expertises comptables
Bureau d'Affaires
C.-E. Robert, rue du Parc 75
Téléphone 211. 17607-45
Organisations comptables.

Fournitures. J'achète des maintenant jusqu'au 15 août, fournitures d'horlogerie en tous genres. — S'adresser rue Numa-Droz 103, 3^e Sme étage. 11568-2

Holà! Gare! Gare!

La crise horlogère que nous subissons ayant eu une influence des plus fâcheuses sur les affaires, nous organisons, pour faire place aux marchandises de la saison prochaine, une

Grande Vente

du 18 Juillet au 18 Août

et attirons l'attention des acheteurs sur les articles et les prix ci-dessous :

Série I

Un lot de Vêtements pour Hommes
en bonne draperie, toute saison,

cédés à 20, 25, 29 fr.

Série II

Un lot de Vêtements pour Hommes
en cheviotte noire et drap fantaisie, façon Jaquette

cédés à 35 fr.

Série III

Un lot de Vêtements pour Hommes
confection très soignée, jolies dispositions rayures et carreaux

cédés à 35, 40, 45 et 55 fr.

OCCASION

Un lot de Pantalons drap laine, pour hommes, cédés au prix incroyable de **fr. 8.50**

Pardessus demi-saison teintes demi-claires et foncées, cédés à **18, 20, 24, 28 fr.**

Vestons d'alpaca noirs, gris, pointillés, rayures et carreaux, toutes les tailles, environ 50 en magasin, cédés à **8, 10, 12, 14 fr.**

Costumes pour Enfants coutil et drap, cédés à des prix extrêmement **bon marché.**

Vêtements de sports. - Gilets fantaisie. - Vêtements tennis.
Pantalons flanelle blanche et toile. Manteaux imperméables.

Aux Grands Magasins de la

BELLE JARDINIÈRE

Leopold-Robert 46 - La Chaux-de-Fonds 11670-1

Ouvert les dimanches jusqu'à midi

Chambre. A remettre une belle chambre, bien meublée, au soleil, avec jouissance d'un piano si on le désire. — S'adresser rue du Temple-Allemand 87, au 3^e étage. 11512-2

Logement de 2 belles pièces, cuisine, jardin, lessiverie, au soleil, à louer de suite ou époque à convenir. Prix 28 fr. par mois. — S'adresser à M. Reinhardt, rue de l'Emancipation 47. 11533-2*

Sous-sol. A louer pour tout de suite ou époque à convenir, dans maison d'ordre, un beau sous-sol de 2 pièces, cuisine et dépendances. Jolie situation au soleil, dans le quartier de Bel-Air. — S'adresser chez M. Ed. Castioni fils, rue Ph.-H.-Matthey 21. 10663-7*

Rez-de-chaussée. A remettre pour le 31 octobre 1908, dans le quartier de Bel-Air, un rez-de-chaussée de 3 chambres, cuisine, dépendances, lessiverie, eau, gaz, part au jardin. Prix 88 francs par mois. — S'adr. à M. César-A. Veuve, rue des Combettes 15. 11035-5

Chambre. A louer, pour dans la huitaine, une belle petite chambre meublée, au centre de la ville. — S'adresser rue du Parc 78-A, au rez-de-chaussée. 11593-2

Chambre. A louer une chambre bien meublée. Prix modéré. — S'adresser rue de la Chapelle 5, au 3^e étage. 11592-2

A la même adresse, on se recommande pour de la couture à domicile et en journées. Travail prompt et soigné.

Chambre. A louer une chambre meublée, ou plus tard, ou de suite, à personne de toute moralité. — S'adresser rue du Parc 17, au 3^e étage, à gauche. 11549-2

A la même adresse, on demande à acheter un potager à gaz, en bon état.

Chambre. Demoiselle de toute moralité trouverait chambre et pension. Vie de famille assurée. — S'adresser rue du Parc 84, au rez-de-chaussée. 11564-2

Appartement. A louer dès maintenant ou plus tard, un bel appartement moderne et complètement rafraîchi, composé d'une très grande chambre à 3 fenêtres et de deux plus petites corridors éclairés par une grande fenêtre, cabinets à l'étage, belles et vastes dépendances, buanderie et grand cour. Maison d'ordre, bien habitée. Prix modéré. — S'adresser Case postale 212. 11567-2

A la même adresse, une grande et belle cave voûtée et dallée est à louer dès maintenant.

Logement. A louer pour cas imprévu et pour le 1^{er} août, un petit logement de 2 pièces et cuisine, avec dépendances, eau, gaz et électricité dans la maison. Prix 30 fr. par mois. — S'adresser à M. W. Ferrat, rue Numa-Droz 150. 11584-2

Chambre. Jolie chambre meublée, à louer à 1 ou 2 messieurs solvables et travaillant dehors. — S'adresser rue du Parc 98, au 3^e étage, à gauche (entrée rue Jardinière.) 11582-2

Appartement. A louer pour le 31 octobre, un bel appartement moderne, au soleil, de 3 pièces, cuisine et dépendances, bout de corridor fermé et éclairé, remis à neuf. — S'adresser rue Pestalozzi 2, à côté du Collège de la Charrière. 11483-4*

Pour cas imprévu à louer pour le 31 octobre 1908, un appartement dans maison moderne, au 1^{er} étage, 3 pièces, balcon, chambre de bains, alcôve, lessiverie, séchoir, grandes dépendances, cour et jardin. — 630 fr. tout compris. — S'adresser depuis 6 heures, rue du Chasseron 47, au 1^{er} étage, à gauche. 11481-3*

Logement. A louer de suite ou pour époque à convenir, un rez-de-chaussée remis à neuf, composé de 3 chambres (dont 2 avec parquet), cuisine et dépendances. — S'adresser chez M. J.-U. Hofer, rue du Soleil 3. 11468-3*

A louer pour le 30 avril 1909, le 2^e étage de la maison rue Léopold-Robert 88, comprenant 5 chambres, cuisine, chambre de bains, tourelle et balcon, plus 3 pièces contiguës, pouvant servir comme bureau, comptoir ou atelier. — S'adresser à M. Jules Froidevaux, rue Léopold-Robert 88. 7992-40*

Local bien exposé et bien éclairé, entrée sur rue, à louer pour magasin ou atelier, très favorable pour cordonnier, tapissier ou tout autre métier ou commerce. — S'adresser rue du Pont 4. 8370-27*

Atelier et bureau. — A louer, au plus vite, 1 beau grand local, bien situé. — S'adresser chez M. Beck, rue du Grenier 43 D. 6908-30*

A louer à Mon-Repos, rue du Nord 110, pour le 31 octobre, un bel appartement de 4 pièces et vastes dépendances, avec grand jardin. — S'adresser à Mme Courvoisier, rue du Nord 110. 9953-14*

Grande cave dallée et voûtée, d'accès facile, avec eau installée, est à louer. Entrée indépendante. Situation centrale. 10107-14* S'adresser au bureau de L'IMPARTIAL.

Appartement. Bel appartement au 1^{er} étage, situé près de la Gare, composé de 4 pièces, cuisine et dépendances, eau et gaz, balcon, lessiverie, cour, est à louer pour le 31 octobre prochain, à personnes soignées. — S'adresser rue du Parc 78, au rez-de-chaussée. 10226-9*

A louer tout de suite ou à convenir, beau logement de 3 pièces, bien exposé au soleil, au 2^e étage, avec chambre indépendante, lessiverie, eau et gaz. — S'adresser rue du Progrès 8, au 1^{er} étage. 11601-7*

Appartement. A louer pour le 31 octobre, un bel appartement de 2 pièces avec jardin potager, situé aux Arbres. — S'adresser à Mme Dacomman-Roulet, aux Arbres. 10378-1

que vous nous aidiez. Songez qu'un jour vous pourriez être arrachée à votre immobilité, que vous pourriez parler.

Les yeux de madame Thomery flamboyèrent.

— Que vous pourriez embrasser votre fille! reprit le docteur. Chassez donc, de votre esprit, toutes les pensées noires qui l'assiègent, et je vous réponds, moi, vous entendez... je vous réponds de la guérison.

Le docteur se leva.

— Allons, je me salue, dit-il. Je me salue. Mes malades m'attendent. Tout va bien! Je suis rempli d'espoir. Ainsi, c'est convenu, chère madame? Plus de papillons noirs. Aidez la nature. Regardez le soleil, et espérez!

Il salua madame Thomery.

La demoiselle de compagnie le reconduisit.

Elle s'était prise d'affection pour la paralysée, qu'elle soignait avec un dévouement excessif.

— Est-il donc vrai, monsieur, que vous espérez voir un jour, cette pauvre femme délivrée?

— Très sincèrement, je le crois. Malheureusement, on la délaisse trop. On la livre trop à ses pensées. Elle passe ses journées à rêver... à quoi? Personne ne le sait. Assurément, ses pensées sont sombres. Comment pourrait-il en être autrement, dans sa situation? Oui, il faudrait qu'elle fût distraite sans cesse. Il faudrait qu'elle fût entourée.

« Mais son mari, M. Thomery, tout occupé de ses travaux, et sa fille, mademoiselle Edwige, qui ne songe qu'aux plaisirs, ne restent pas une heure avec elle, chaque jour! Je sais que vous faites tout ce que vous pouvez pour consoler cette infortunée: mais vos soins, si précieux qu'ils soient, ne sont pas suffisants, vous entendez dans quel sens je vous parle ainsi.

« Cependant, je vous répète que je crois la guérison probable. Bien sûr, je ne saurais fixer une époque. Sera-ce dans des années, dans des mois, dans des jours? Je l'ignore. Tenez, je suis persuadé, par exemple, qu'une grande émotion, ressentie par notre malade, serait de nature à l'arracher à la paralysie qui l'étreint depuis dix-neuf années: les plus belles de l'existence, ainsi passées! Quel supplice! Quel martyre que la vie de cette pauvre femme!

— Ainsi, vous croyez qu'une grande émotion...

— Je le crois. Ah! j'y songe! J'ai remarqué, dans le salon, un grand paravent. Dépliez-le, derrière le fauteuil de la malade. N'est-ce pas, mademoiselle? Les portes de ce salon s'ouvrent, et se referment, fréquemment: cela peut établir des courants d'air. N'oubliez pas de déplier ce paravent dans toute sa largeur. C'est convenu. Je me salue. Trois heures! Déjà trois heures! Comme le temps file! Je suis en retard. Je vous salue, mademoiselle!

La demoiselle de compagnie s'inclina devant le docteur. Elle regagna le salon. Elle se mit en devoir, tout aussitôt, d'exécuter l'ordre du médecin. Elle déploya les feuilles d'un d'un large paravent, derrière le fauteuil de madame Thomery, qui se trouva ainsi tout à fait isolée.

Puis, elle prit une chaise et vint s'asseoir près de la paralysée qui, déjà, était retombée dans sa rêverie, et regardait l'admirable décor qui se déroulait devant ses yeux.

Tout à coup, un froufrou d'étoffes se fit entendre, dans le salon.

La demoiselle de compagnie regarda.

C'étaient mademoiselle Juliette, et son élève: Edwige Thomery. La lectrice avait remarqué, à différentes reprises que la vue de mademoiselle Juliette était, pour madame Thomery, une cause de tristesse.

Elle ne crut donc pas qu'il fût utile de signaler sa présence.

Les deux femmes demeurèrent absolument cachées derrière le paravent, de telle sorte que mademoiselle Juliette, et son élève, ne se doutèrent pas, le moins du monde, que la malade était là.

Cependant, une conversation s'engagea, entre les deux nouvelles venues.

La paralysée et sa demoiselle de compagnie, entendirent, très distinctement, ce qui se disait derrière le paravent.

La lectrice, par discrétion, crut devoir, alors, se lever pour faire savoir qu'il y avait, là, quelqu'un: mais elle fut arrêtée par un regard suppliant de madame Thomery.

La paralysée avait certainement reconnu les deux voix.

La demoiselle de compagnie comprit que cette mère était heureuse d'entendre quels sujets allaient être traités

par sa fille et par une institutrice de qui elle se défiait assurément. Elle obéit donc, et demeura immobile.

Mademoiselle Juliette cependant, parla.

— Mademoiselle, il faut que vous m'écoutez. J'ai une confiance à vous faire. Le moment est opportun. Je suis chargée, par monsieur votre père, de vous informer, qu'hier, on lui a demandé votre main. Vous voyez que je vais droit au but. Je vous connais assez pour savoir, qu'avec vous, on peut parler de la sorte.

— On a demandé ma main! Bah! Qui donc?

— M. le vicomte de Larsy, un homme fort bien de sa personne, un gentilhomme accompli, de famille illustre, très bien apparenté, et qui a cent mille francs de rente.

— Je le connais. Le portrait que vous venez de faire est assez ressemblant. J'ai dansé plusieurs fois, cet hiver, avec M. de Larsy. C'est un excellent valseur; mais, entre nous, je ne lui crois pas d'autre mérite. Il a l'air fat, et doit être un peu sot. Le prétendant ne me plaît pas du tout. Voilà, chère mademoiselle. Est-ce tout ce que vous aviez à me dire?

— Je veux vous dire, aussi, Edwige, que la recherche du vicomte de Larsy est des plus honorables. Le vicomte vous aime. C'est un excellent parti. J'ajouterai que M. Thomery serait fort heureux que ce mariage se fit.

Edwige se leva.

— J'en suis d'autant plus fâchée, dit-elle, assez sèchement, mais ce mariage ne se fera pas, non plus qu'un autre; je ne veux pas me marier. Je vous en prie, à présent, si vous le voulez bien, parlons d'autres choses!

Il y eut un instant de silence.

— Vous ne voulez pas vous marier? Vous direz vos raisons, peut-être?

— Je n'ai pas de raisons. Je ne veux pas me marier, voilà tout. J'espère qu'on ne me mariera pas, de vive force, avec M. le vicomte de Larsy.

— Edwige, vous avez une raison, au moins, pour refuser l'honorable parti qui se présente? Or, cette raison, voulez-vous que je vous la fasse connaître?

— Volontiers! répondit la jeune fille, impertinamment. J'y consens. Je ne serais pas fâchée de savoir...

— Vous aimez toujours M. Henriot Jaury. Oui, vous aimez toujours cet homme, et vous savez bien, pourtant, qu'une union, entre vous et lui, est impossible.

La jeune fille se troubla, imperceptiblement.

— Vous avez tressailli. Vous voyez bien que j'ai pensé juste.

— Eh bien, oui, répliqua Edwige, résolument. Oui, j'aime M. Henriot Jaury. Il n'est pas vicomte, il n'a pas cent mille livres de rente, il ne sait pas valser, et c'est lui, pourtant, que j'aime. Je rends hommage à votre perspicacité.

— Même les ancêtres de M. de Larsy se sont illustrés, depuis Maignan, tandis que...

Edwige interrompit l'institutrice.

— Je sais ce que vous allez dire. Oui le père de M. Henriot, était un simple colporteur. Oui, le nom de son père est entaché par une terrible accusation. Et que m'importe, à moi? J'aime M. Henriot Jaury qui est un honnête homme. Je l'aime, entendez-vous? Il a ma parole et celle de mon père. M. Henriot ne nous l'a pas rendue que j'ai sache.

« Il a quitté l'hôtel, où il avait vécu heureux auprès de nous, fier, honoré, à juste titre; il s'est retiré dans la solitude, à la suite d'un grand malheur qu'il a éprouvé.

« Sa mère, cette femme si simple, si bonne, qui, pauvre, a su faire de lui un homme, est morte, vous le savez, peu après ce jour terrible où elle a cru reconnaître, en vous, la femme, qui, le soir du crime de Buc, a passé près de la voiture du colporteur.

« M. Henriot, affolé par la douleur, a voulu pendant quelque temps vivre dans la retraite. Il peut reparaitre, un jour ou l'autre, car il n'a pas renoncé à ses droits. S'il les réclame je serai toute à lui, malgré le passé. Au contraire, je ne me marierai pas, c'est dit.

— Ainsi, vous aimez toujours cet homme?

— Je l'aime!

L'institutrice, cela était visible, se faisait violence pour contenir la colère qui l'animait.

LA LECTURE DES FAMILLES

FEUILLETON

UNIMPARIAL

JOURNAL QUOTIDIEN ET FEUILLE D'ANNONCES, PARAISSANT A LA CHAUX-DE-FONDS

Prix d'abonnement : Un an, fr. 10 ; six mois, fr. 5 ; trois mois, fr. 2.50

Les Mères rivales

PAR

HENRI DEMESSE

— Il est impossible que ce soit elle, se dit monsieur Libérac. Je me suis trompé. J'ai été halluciné. Mon esprit est tellement occupé d'elle! Fatale passion! A mon âge!

Il rattrappa la jeune fille. Il l'appela, lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas d'elle.

— Euterpe! Euterpe! cria-t-il, d'une voix forte.

La jeune fille n'eut pas l'air de l'entendre. Les passants, cependant, se retournaient pour voir cet homme, au visage bouleversé, qui avait l'air d'un fou.

— Plus de doute, se dit-il. Elle fuit. La déclaration de ce matin a hâté l'effet de sa résolution. Ah! l'ingrate!

Cependant, il eut un doute. Il se rassura. Alors, il en revint à sa première idée. Il avait dû se tromper... Oui, il s'était trompé, bien évidemment. En effet, il n'était plus qu'à deux pas de la jeune fille. Il put détailler, pièce à pièce, l'ensemble de son ajustement très riche.

— Euterpe n'a pas de pareilles toilettes, se dit-il. Il faut voir le visage de cette jeune fille.

Il marcha plus vite, de façon à la dépasser. Puis, il se retourna, brusquement.

— O rage! murmura-t-il. C'est bien elle! Elle fait semblant de ne pas me voir.

Il eut, pourtant, encore un doute.

— Peut-être est-ce quelque ressemblance extraordinaire, pensa-t-il.

La jeune fille reprit son avance.

Monsieur Libérac la suivit, machinalement.

Il balança pour savoir s'il devait l'aborder, lui parler, lui demander compte de son ingratitude. Il ne l'osa pas. Après avoir parcouru l'avenue de l'Opéra aux troupes de la jeune fille, il la suivit, successivement, tandis qu'elle traversait la place du Carrousel et le pont des Saints-Pères. Arrivée sur le quai, elle tourna à gauche. Tout à coup, monsieur Libérac, non sans une surprise grandissante, la vit entrer dans un hôtel qui se trouvait proche de la rue des Saints-Pères.

— Par exemple, voilà qui est singulier! s'écria-t-il.

Alors, la jalousie le mordit au cœur.

En un clin d'œil, son imagination lui suggéra cent idées plus affreuses l'une que l'autre. Cependant, il s'arrêta, en face de l'hôtel où il avait vu entrer Euterpe.

Il traversa la chaussée, gagna le trottoir jusqu'au parapet du quai, afin de mieux voir l'hôtel. Là, mêlé aux curieux qui furetaient dans les boîtes des bouquinistes, il observa.

Or, cet hôtel où monsieur Libérac avait vu la jeune fille pénétrer, c'était celui de M. Robert Thomery.

L'ex-cabotin était haletant. Que faire? Il n'y avait plus de doute possible.

Il avait parfaitement reconnu Euterpe.

Mais, ô désespoir, non plus Euterpe simplement vêtue, non plus Euterpe avec son visage candide; mais une Euterpe qu'il ne connaissait pas, richement mise, et avec une physionomie radicalement différente de celle qui l'avait charmé.

Celle-ci avait l'air hautain, la démarche hardie. Monsieur Libérac était, en même temps, profondément surpris et navré.

D'où lui venait cette riche toilette?

Qu'allait-elle faire en cet hôtel?

Parbleu! C'était bien simple: elle s'était rendue près de quelque amant.

— Fiez-vous donc à la candeur des filles? dit monsieur Libérac, désespéré.

Il fallait pourtant prendre une résolution. Et, en y réfléchissant, le cabotin fut, de nouveau, repris par ses doutes. Il avait vu Euterpe, il l'avait parfaitement reconnue, c'était bien elle. Et, pourtant, il n'était pas possible! Euterpe était toujours à Saint-Cloud, dans la maisonnette avec sa robe de chambre bleue qui moulait ses formes adorables. Il y avait, dans cette affaire, un mystère, à coup sûr. Or, ce mystère, il importait, à monsieur Libérac de le pénétrer.

— Finissons-en: Je vais entrer dans cet hôtel. J'interrogerai. Je saurai à quoi m'en tenir.

Et, très résolu, il fit quelques pas en avant. Il s'arrêta, soudain, tout net.

— On va me jeter à la porte comme un laquais! pensa-t-il.

Il réfléchit encore.

— Non, on ne me chassera pas, car, après tout, j'ai des droits sur cette jeune fille: sa mère l'a confiée à ma défunte femme. Elle, morte, je suis responsable de la jeune fille, je dois la surveiller.

Il se pénétra, si bien, de ses droits, qu'il se rassura. Alors, tout à fait résolu, il vint sonner à la porte derrière laquelle il avait vu disparaître la jeune fille.

La porte s'ouvrit. Le cabotin entra. Tout d'abord, il fut un peu décontenancé. Il n'avait jamais pu vaincre un fond de timidité qu'il cachait souvent sous des dehors insolents.

Il criait fort, pour se donner de l'assurance, comme les enfants, dans les ténèbres, pour vaincre leur frayeur. C'est que l'aspect solennel de l'hôtel lui avait causé quelque surprise.

Et puis, il avait vu venir, à lui, un grand laquais, en livrée noire, très correcte: le concierge de l'hôtel, et, s'étant senti dans la « haute », il avait regretté sa démarche.

— Monsieur désire? lui demanda le concierge, d'un air arrogant.

Monsieur Libérac ne sut comment s'expliquer. Il demeura, tout d'abord, bouche bée, très mal à l'aise sous le regard, assez malveillant, du laquais, qui réitéra sa question, avec sa politesse froide, apprêtée, de domestique de bonne maison.

— Monsieur désire?

Le cabotin se dit qu'il fallait payer d'audace. Il appela, cette fois encore, à la rescousse, ses souvenirs de théâtre. Il toisa le « larbin » des piéces à la tête, et, se redressant:

— Mon ami, dit-il, avec un geste protecteur, et avec son stupéfait des moments solennels, mon ami, je désirerai que vous me donniez un renseignement.

Le valet, pour habitué à de pareilles manières, fut blême : son interlocuteur parlait comme les « seigneur » qu'il avait vus sur la scène de l'Ambigu. Il changea d'allures, tout aussitôt. Monsieur Libérac soupira qu'il avait produit son effet.

— Bon! Le drôle est à moi, se dit-il.

— Un renseignement! Bien volontiers, si j'en suis capable, dit le valet.

L'ex-cabotin tira, solennellement, de son gousset dix francs, qu'il mit dans la main du laquais.

Ces dix francs « offerts », surajoutés à l'autre, décidèrent la victoire.

Monsieur Libérac regretta de n'avoir pas une bourse à jeter à ces « marouffes », par un geste noble.

Il vit bien, cependant, que la vue de la pièce de dix francs avait délié la langue du « drôle ».

— Voici... tout à l'heure, une jeune fille est entrée ici, reprit-il.

Il fit, à grands traits, le portrait de la jeune fille.

— Oui, répondit le valet, c'est la fille de M. Robert Thomery, mon maître, le propriétaire de cet hôtel, le savant illustre dont monsieur doit connaître le nom.

— Ah! fit monsieur Libérac, cette jeune fille, qui est entrée ici, tout à l'heure, c'est la fille de M. Robert Thomery, le savant électricien?

— Le savant électricien, précisément, je vois que monsieur connaît le nom de mon maître. Oui, cette jeune fille est mademoiselle Edwige Thomery.

Monsieur Libérac observa le visage du laquais pour se rendre compte du degré de confiance qu'il devait avoir en ses paroles.

Le laquais avait assurément dit la vérité.

— Ainsi, pensa-t-il, ainsi, j'avais deviné juste; j'ai été abusé par une ressemblance vraiment extraordinaire. C'est étrange, en effet, comme mademoiselle Edwige Thomery ressemble à Euterpe. Je comprends fort bien, à présent, l'affaire du « Courrier de Lyon », Edwige Thomery est la Dubosq d'Euterpe Lesurques... J'aurais juré, tout d'abord, que cette jeune fille, que j'ai rencontrée, était bien Euterpe; ma douce fiancée!

Cependant, une pensée lui vint qui fit naître un doute en son esprit.

— Mais, expliquez-moi donc comment il se fait que mademoiselle Edwige Thomery sort, ainsi, à pied... Car, enfin, d'ordinaire, les jeunes filles de famille ne sortent guère qu'accompagnées.

— Monsieur a tout à fait raison. Mais mademoiselle Edwige Thomery a été élevée à l'anglaise, comme on dit, c'est-à-dire qu'elle vit librement. Il lui arrive, fréquemment, de sortir seule. Mais elle sort, aussi, d'ordinaire, avec son institutrice : mademoiselle Juliette Ternays.

Monsieur Libérac, en entendant ce nom, à l'improviste, fit un bond.

— Qu'a donc monsieur? fit le laquais.

L'ex-cabotin se remit vite de l'émotion poignante qu'il avait éprouvée.

— Rien! fit-il. Ah! mademoiselle Edwige Thomery sort aussi avec son institutrice! Redites-moi donc le nom de cette institutrice?

— Mademoiselle Juliette Ternays. Est-ce que monsieur la connaît?

— Non.

— J'avais cru...

— Elle habite aussi l'hôtel?

— Oui, monsieur. C'est mademoiselle Juliette qui a fait l'éducation de mademoiselle Edwige.

Il y eut un silence.

— C'est tout ce que monsieur veut savoir? reprit le valet.

— Oui, oui, merci, mon ami, merci bien. C'est tout ce que je voulais savoir, répliqua M. Libérac.

En effet, il en avait appris assez. Il lui tardait de se retrouver seul, pour songer à l'étonnante découverte que le hasard lui avait ménagée. Il sortit. Le laquais, obséquieux, le reconduisit, poliment, jusqu'à la porte, qu'il ferma sur lui.

— Par exemple, se dit l'ex-cabotin, en se retrouvant sur le quai, voilà une découverte qui est de nature à servir mes projets. Ah! mademoiselle Juliette, la mère d'Euterpe, est là. Elle est institutrice de mademoiselle Edwige Thomery. Eh! mais... il ne s'agit plus, maintenant, que de savoir conduire ma barque habilement, et la petite sera à moi!

Dix minutes après, il arrivait à la gare Saint-Lazare, juste assez tôt pour prendre le train.

VIII

Il était dix heures du soir. Depuis une heure, monsieur Libérac s'était retiré dans sa chambre, au premier étage de sa maisonnette. Il était dans la jubilation la plus profonde. Assis devant une table, il songeait.

La table était couverte de papiers jaunis, de vieilles lettres, de pièces diverses, épars. Il y avait, à ses côtés, une malle, une de ces malles anciennes, de forme longue, dont le dessus était garni de soies de porc.

C'est de cette malle qu'il avait tiré tous les papiers dont la table était jonchée.

Le cabotin prit devant lui, un petit portefeuille, d'où il tira des lettres.

— Enfin! dit-il, j'ai retrouvé ce portefeuille. Tout de même, j'ai eu du nez, jadis, quand j'ai gardé ces papiers que ma défunte femme voulait anéantir. Ils vont joliment me servir, à présent. Le sort est pour moi, décidément. Tout va bien.

Or, ce portefeuille, c'était celui que la Daunoux avait pris, mademoiselle Juliette, la veille du jour où elle avait quitté l'hôtel du Nouveau-Monde, lors des fouilles que l'ex-modèle avait entreprises, avec monsieur Libérac, dans le logement de sa mystérieuse locataire.

Le cabotin examina les papiers que contenait le portefeuille.

— Toutes les lettres du « tourlourou » sont là!... dit-il, en souriant.

Puis, il se sentit attendri.

Par la pensée, il s'était soudainement reporté à cette soirée, où, dans le bureau de l'hôtel, la Daunoux, très désappointée, avait parcouru la correspondance du sergent Minot.

On se rappelle, en effet, que ces lettres étaient celles que Juliette avait emportées de chez Mélanie Minot, le soir du crime de Buc, lettres qu'elle n'avait pu jeter, ainsi que la bourse de madame Thomery, dans la voiture du colporteur Victor Jaury.

— Ah! dit monsieur Libérac avec joie. Et la lettre de l'homme est là, aussi, la lettre tombée des vêtements de cet inconnu qui a visité mademoiselle Juliette la veille de son départ, cette lettre que ma femme a ramassée au pied de l'escalier...

Il déplaça la lettre.

Il lut :

« Venez, ce soir, à onze heures.

« Ma femme de chambre vous introduira dans une chambre voisine de la mienne, où vous attendrez.

« Ja vous y trouverai dès que mon mari se sera retiré dans son appartement.

« Soyez prudent. »

— Voilà cette fameuse lettre, reprit le cabotin, qui a tant excité la curiosité de ma femme. Le fait est que cette lettre est étrange. Il est bon d'avoir de l'ordre. Voyons, récapitulons... Il y a dix-huit ans, mademoiselle Ternays, locataire de l'hôtel du Nouveau-Monde, personne très mystérieuse, nous quitte, en nous confiant son enfant. Elle part pour commencer l'éducation d'une petite fille de parents fortunés. Je me rappelle tout cela très nettement. « On doit assurer mon avenir, nous dit-elle, alors. Si je plais, et je m'y emploierai de toutes mes forces, je recevrai une somme assez importante : trente mille francs, quand j'aurai terminé l'éducation de l'enfant. » Puis, elle part.

Pendant six ans, elle paie, fort régulièrement, la pension de la petite, à nous confiée. Elle vient voir l'enfant tous les quinze jours; mais sans nous donner jamais son adresse. Puis, soudain, elle disparaît. Je la retrouve, enfin. Le hasard est un grand maître! — C'est ma pauvre femme qui serait étonnée!

Je la retrouve, et cela, grâce à son élève, que je prends pour Euterpe. Même, tout cela est bien extraordinaire.

Il est écrit que cette Juliette excitait ma curiosité toute ma vie.

Il y a, évidemment, sous tout cela, quelque mystère que je ne serais pas fâché d'éclaircir. N'importe! tout cela va me servir. Il n'y a qu'un seul point de vrai dans tout ce que nous a dit, jadis, mademoiselle Juliette. Décidément ma femme avait raison quand elle disait, en parlant de la Juliette :

« Si nous prévenions la police! »

Il fit une cigarette, qu'il alluma.

Il commença à fumer tout en poursuivant sa rêverie.

— Tout cela ne me regarde pas, ne songeons qu'à nos intérêts. Euterpe, à dîner, ce soir, a été fort gracieuse, avec moi : preuve qu'elle a bien pris ma déclaration de ce matin. De plus, à présent, j'ai un gros atout dans mon jeu, je vais lui rendre sa mère. C'est un service, cela, ajouté à tous ceux que je lui ai rendus, déjà.

« Il y a de quoi enchaîner, d'avantage encore, sa reconnaissance, cela n'est pas douteux. Et puis, après tout, si je ne suis plus d'un âge où l'on épouse des jeunes filles de vingt ans, je suis assez bien conservé, certes, pour plaire encore. Pourquoi pas? On fait, encore, son petit effet quand on est sur son « trente-et-un ».

Ce disant, il se leva. Il se regarda dans la glace de son armoire. Il se sourit. Il se trouva bien. Il parut fort satisfait de son examen.

Donc mon mariage est en bonne voie. Demain, sans plus tarder, dûment tiré à quatre épingles, très correct, ganté, je me rendrai, de mon pied léger, chez M. Robert Thomery, le savant électricien. Je demanderai à parler à mademoiselle Juliette Ternays, institutrice de mademoiselle Edwige Thomery. Tableau! Je suis curieux de voir quelle figure elle fera en me voyant.

Cette pensée lui donna quelque inquiétude. Il se méfiait toujours de sa timidité native, qu'il n'avait jamais pu vaincre.

— La reconnaitrai-je? Il y a treize ans que je ne l'ai vue. En treize ans, on change, certes, les femmes surtout.

Puis, il songea à ce qu'il lui dirait.

Là était le difficile.

— Je lui dirai... Je lui dirai : « Mademoiselle, je viens... »

Après ce beau début, il s'arrêta, net. Déjà, il était à court. Il s'était vu, par la pensée, face à face avec mademoiselle Juliette.

— Bon! Bon! Je trouverai quand je serai là. Mais... pour quel diable de motif n'est-elle pas revenue voir sa fille? On n'abandonne pas, comme ça, son enfant. Elle avait l'air de l'adorer, jadis!

Cette idée le rendit, de nouveau, perplexe.

— Oui, c'est singulier! Je n'avais jamais songé à cela. Je la croyais loin d'ici, à l'étranger, même, ou morte. Mais, ici, à Paris, près de sa fille, elle ne s'est pas occupée d'elle pendant treize ans. C'est singulier! tout cela ressemble assez à un abandon, il me semble.

« Or, il faut qu'une mère ait de bien graves motifs pour abandonner, ainsi, son enfant. Oh! le mystère augmente dans des proportions excessives! Si je continue à penser, à cela plus longtemps, je risque fort de n'y plus rien voir du tout avant peu.

On voit que le cabotin n'était pas du tout inintelligent, et qu'il déduisait toutes choses fort judicieusement.

— Quoi qu'il en soit, je risque fort d'être assez mal reçu. Evidemment, la famille de son élève ignore l'existence de la fille de mademoiselle Juliette. Elle a caché, soigneusement son passé, quel je ne connais pas moi-même. Or, en me voyant apparaître, que se passera-t-il? Si elle allait me pas me reconnaître?... Si elle allait insinuer qu'elle ne sait pas ce que je veux lui dire? C'est possible, après tout. Elle craindra, peut-être, de compromettre sa situation. Heureusement, j'ai le portefeuille, le bon petit portefeuille!

Il pâlit.

— Est-ce bien une preuve? Ces lettres d'un simple sergent, assez « peu dégourdi », ce me semble, ne lui étaient pas adressées, c'est certain. Oh! quel mystère insondable! Décidément, je crains fort que ma pauvre défunte n'ait eu raison de se méfier de cette mystérieuse créature.

« Bah! j'agirai discrètement. Je lui dirai que j'aime sa fille, que je veux l'épouser. Et, pour peu que la petite la gêne, et elle la gêne, cela n'est pas douteux, — pourquoi? je l'ignore, et cela m'est égal, elle sera enchantée de s'en débarrasser en me la donnant pour femme. Je le répète, c'est un atout dans mon jeu. Avant trois mois, je serai, ou je me trompe fort, l'heureux époux de la jolie Euterpe.

Il sourit.

— Même, je ne désespère pas de me faire verser, par cette mère dénaturée, en capital et intérêts, les arrérages de la pension promise pour la petite. Or, à raison de quinze cents francs par an, pendant treize ans, cela ne fait pas loin de vingt mille francs, avec les intérêts, vingt mille francs, qui, joints à ce qui me reste, nous permettraient de vivre, sans travailler, et à l'abri du besoin pendant le resté de nos jours. Tiens! Cette somme est due, après tout; elle me revient de droit. Elle constituerait la dot de ma femme. J'y songerai.

Et comme minuit sonnait, monsieur Libéral se mit au lit. Il était très las. Il s'endormit promptement. Il rêva qu'il épousait Euterpe, et que mademoiselle Juliette lui donnait une fortune.

IX

L'excellent docteur Trévenec était un ami de la famille Thomery. Il s'intéressait, beaucoup, au sort de l'infortunée paralytique. Chaque semaine, il venait la voir, très régulièrement. Or, c'était précisément le jour de sa visite hebdomadaire, il venait d'entrer dans le salon de famille où avait eu lieu, quelques mois auparavant, l'entrevue de madame veuve Jaury avec M. et Mme Thomery.

La demoiselle de compagnie de madame Thomery vint au-devant du docteur.

On était au mois d'avril, et la journée était magnifique. C'était une de ces superbes journées de printemps que le soleil chauffe, déjà fortement, et durant lesquelles on se sent, en quelque sorte, revivifié. La fenêtre du salon : une grande fenêtre à balcon, en forme de baie, était largement ouverte. Cette fenêtre donnait sur le quai.

La demoiselle de compagnie avait roulé le fauteuil de madame Thomery près de cette fenêtre, à la grande satisfaction de la paralysée. En effet, l'aspect, très pittoresque, du quai, où se produisait un incessant va-et-vient, la distrayait. Le soleil se jouait, sur l'eau, dont il faisait miroiter les petites vagues. Les bateaux passaient, de temps à autre chargés de passagers, et laissant, derrière eux, un sillage, qui s'effaçait peu à peu. Les arbres, qui bordent les quais, commençaient à se couvrir de feuilles : panache verdoyant qui frémissait, sous les souffles légers du vent. À l'horizon, le vieux Louvre, et la tour de Saint-Germain-l'Auxerrois se dessinaient, dans une teinte grise très fine, sur le fond clair du ciel.

— Vous avez eu une idée fort ingénieuse, ma chère enfant, dit le docteur à la demoiselle de compagnie, en traînant ici le fauteuil de notre chère malade.

Puis, s'adressant à madame Thomery :

— Vous êtes satisfaite de vous trouver là, n'est-il pas vrai?

La paralysée répondit affirmativement.

— En effet, dit le docteur, vous avez bonne mine. Ah! le soleil! Parlez-moi du soleil! Voilà un grand médecin.

Il se tourna vers la lectrice.

— Mademoiselle, vous pourriez laisser, là, madame Thomery, tant que le soleil luira. Mais, dès qu'il aura disparu, il faudra refermer la fenêtre : à la tombée de la nuit le froid est encore vif. Et comment allez-vous aujourd'hui, chère madame? Bien, il me semble?

Madame Thomery répondit « Oui » en fermant les yeux.

— Oh! nous avons toujours ce gros chagrin qui nous fait tant souffrir, cause de tout notre mal, dit le docteur, paternellement. N'est-ce pas? Répondez?

La physionomie de la paralysée exprima qu'elle n'avait pas de chagrin.

— Si! Si! dit le docteur. C'est de ce chagrin que vient votre mal. Je vous en supplie, chère madame, faites quelque chose pour nous : Eloignez de votre pensée tout souci. Ne désespérez pas de vous guérir. Seulement, il faut